

ANALYSE



L'HISTOIRE IMPROBABLE
D'UN ANGE GARDIEN NAZI



Sorti en 2002, le chef-d'œuvre réalisé par Roman Polanski, *Le Pianiste*, s'inspire de l'autobiographie de Władysław Szpilman, un musicien juif polonais qui réussit à échapper à la mort et à survivre dans le ghetto de Varsovie durant la Seconde Guerre mondiale. Ce film a remporté de nombreux prix internationaux, dont la Palme d'or à Cannes, trois Oscar¹ et sept César². Il dépeint excellemment le pouvoir salvateur de l'art et la force de la résilience face à la barbarie du régime nazi et nous révèle un récit surprenant d'humanité manifestée par un officier de la Wehrmacht.

Ce long métrage nous immerge dans l'enfer enduré par le pianiste et compositeur Władysław Szpilman – interprété avec brio par Adrien Brody – qui, après la perte de sa famille déportée à Treblinka, se retrouve

piégé dans le ghetto. Réduit à une existence misérable, il n'est plus que l'ombre de lui-même, affamé, crasseux, moribond, transi de froid ; la peur au ventre, il se terre dans une maison en ruines. Un jour de novembre 1944, il se retrouve nez à nez avec un officier nazi. Celui-ci l'interroge, intrigué par sa présence en ces lieux et, apprenant qu'il est pianiste, lui demande de prouver ses talents. Szpilman interprète alors le Nocturne en do dièse mineur de Frédéric Chopin sur un piano présent dans l'appartement. La musique crée immédiatement une connexion entre les deux hommes. Plutôt que de le dénoncer, cet officier choisit de le secourir, lui apportant régulièrement des vivres jusqu'au 12 décembre, jour où Szpilman voit son bienfaiteur pour la toute dernière fois : « Il m'apporta une provision de pain encore plus généreuse que la précédente, ainsi qu'un édedon bien chaud. Il m'a annoncé qu'il allait quitter la capitale avec son unité, mais que je ne devais pas perdre espoir, en aucun cas, puisque l'offensive soviétique était imminente. »³

Derrière l'uniforme nazi se cache un homme valeureux nommé Wilhelm Hosenfeld (Wilm). Ce dernier a vu le jour le 2 mai 1895 dans un village de la province de Hesse, en Allemagne. Il est le quatrième enfant d'une fratrie de six. Son père, Adalbert Hosenfeld, travaille comme instituteur dans une école primaire catholique. Il grandit au sein d'une famille traditionnelle catholique et s'oriente vers des études d'instituteur à l'image de son géniteur.

¹ Meilleur réalisateur, acteur et scénario adapté.

² Meilleur film, réalisateur, acteur, photographie, son, musique et décor.

³ Władysław Szpilman, *Le Pianiste : L'extraordinaire destin d'un musicien juif dans le ghetto de Varsovie, 1939-1945*, traduit de l'anglais par Bernard Cohen, Paris, Robert Laffont, 2001, p. 212.

Engagé volontaire au sein de l'armée impériale dès 1914, il prend part aux campagnes d'Ypres, de Lituanie et de Roumanie. Sa participation au conflit s'achève en 1917, après qu'une sévère blessure à la jambe entraîne sa démobilisation. À son retour, il entame une carrière d'instituteur dans une petite communauté rurale et épouse en 1920 Annemarie Krummacher, issue d'une famille de confession protestante. En 1927, il est nommé enseignant et directeur de l'école primaire du petit village de Thalau. Par la suite, il rejoint la SA le 15 avril 1933 avant d'intégrer le NSDAP le 1er août 1935.

Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, le couple a cinq enfants. Âgé de 43 ans, Wilm est mobilisé dans la Wehrmacht et sa première affectation est en Pologne, à Pabianice, non loin de Łódź. Il y arrive vers la mi-septembre 1939 et contribue à la mise en place et à la gestion d'un camp destiné initialement aux prisonniers de guerre polonais. C'est à ce moment-là qu'il commence à agir selon sa conscience, cessant d'être une simple machine d'exécution. Zofia Cieciora, une Polonaise enceinte au moment des faits, a livré son témoignage après la guerre. Elle a relaté avoir rencontré Wilm et lui avoir demandé la libération de son époux, détenu comme prisonnier de guerre. Quelques jours plus tard, ce dernier a recouvré sa liberté.

Au début du mois de décembre 1939, Wilm est affecté à Węgrów, un village situé à l'est de Varsovie pour participer à la gestion administrative des forces d'occupation dans la région. Contournant délibérément les directives de ses supérieurs et transgressant le règlement, il noue des relations amicales avec la population locale, notamment avec la famille de Zofia Cieciora, apprend le polonais et prend part à des offices religieux. Progressivement, ses illusions sur le régime commencent à s'effondrer. Pour libérer ses pensées et ses émotions, il entame la rédaction d'un journal intime. Ces écrits ont été conservés, car il veillait à envoyer régulièrement ses carnets à sa famille. Au fil de ses annotations, on décèle son dégoût face aux violences infligées aux Polonais et aux Juifs et son rejet de l'antisémitisme ambiant.

23 juin 1942 :

...] nous avons un crime de sang sur notre conscience, l'assassinat affreusement injuste des habitants juifs de ce pays [...] Des témoins venus de Lietsmannstadt [Litzmannstadt/Łódź] et de Kutno racontent que les Juifs, hommes, femmes et enfants sont asphyxiés dans des unités de gazage mobiles, que les cadavres sont dépouillés de leurs habits avant d'être jetés à la fosse commune [...] je n'arrive pas à penser qu'Hitler poursuive un but pareil, ni qu'il y ait des Allemands capables de donner de tels ordres. Si, c'est par malheur le cas, il ne peut y avoir qu'une explication : ce sont des malades, des anormaux ou des fous⁴.

En mars 1941, il se voit confier la supervision d'installations sportives de Varsovie réquisitionnées par la Wehrmacht et organise des programmes d'entraînement destinés aux soldats, afin de les aider à maintenir leur condition physique. C'est dans ce cadre – en toute connaissance de cause – qu'il emploie des Juifs⁵ utilisant de faux papiers pour l'entretien des infrastructures sportives.

⁴ Ibid., p. 233.

⁵ Le 14 novembre 1950, un Polonais nommé Leon Warm s'est rendu au domicile de la famille Hosenfeld. Il leur raconta que Wilhelm lui avait délivré un laissez-passer sous une fausse identité et lui avait permis de trouver un emploi au sein du complexe sportif de Varsovie.

Lors de l'insurrection de Varsovie, il exerce les fonctions d'officier administratif chargé d'interroger des combattants de la résistance polonaise (Armia Krajowa) ainsi que des civils détenus par la Wehrmacht. Le 17 janvier 1945, alors que Varsovie tombe aux mains de l'Armée rouge, il est fait prisonnier de guerre par les Soviétiques et déporté au camp de Bobrouïsk en Biélorussie, puis à Minsk. En 1947, un premier accident vasculaire cérébral le laisse paralysé du côté droit. Malheureusement, ce ne sera pas le dernier et sa santé continue à se dégrader. Le 7 mai 1950, le tribunal militaire de Minsk le condamne à une peine de 25 ans de prison. Transféré à Stalingrad, il fait appel de sa condamnation, mais son appel est rejeté en 51. Wilm s'éteint en prison le 13 août 1952.

Il faudra attendre de nombreuses années avant que les actions héroïques de sauvetage menées par cet officier de la Wehrmacht ne soient finalement dévoilées. En octobre 2007, le président polonais Lech Kaczyński lui décerne, à titre posthume, l'Ordre Polonia Restituta – la deuxième plus haute distinction de Pologne – en hommage à son rôle dans le sauvetage de Polonais juifs et non-juifs durant l'occupation allemande. Le 25 novembre 2008, Yad Vashem le reconnaît comme Juste parmi les Nations.

Władysław Szpilman et Wilhelm Hosenfeld ne se sont plus jamais rencontrés. Le musicien a entrepris des recherches pour retrouver son bienfaiteur dont il ignorait le nom, mais en vain. Dans son livre, il décrit comment son ami violoniste Zygmunt Lednicki lui apprit que Wilm était en vie et prisonnier de guerre. Celui-ci passant devant un camp de prisonniers allemands à Varsovie les apostrophés :

Vous vous êtes toujours vantés d'être un peuple de culture, mais vous m'avez pris ce que j'avais de plus cher, moi, un musicien : mon violon !

Là un officier qui était étendu dans un coin s'est relevé péniblement. Il est venu à la clôture d'un pas chancelant. Il avait l'air épuisé, dépenaillé, la figure mangée par la barbe. Fixant des yeux éperdus sur Lednicki, il lui a demandé à voix basse : « Connaissez-vous un certain M. Szpilman, par hasard ? » « Oui, bien sûr » ... « Je suis allemand, a poursuivi l'inconnu dans un murmure oppressé, et j'ai aidé Szpilman au temps où il se cachait sous les toits de l'état-major des commandos à Varsovie. Dites lui... dites-lui que je suis ici. Demandez-lui de me faire sortir de là. Je vous en prie, je vous supplie de... ». [Mais] à cet instant, un garde s'est interposé⁶.

Władysław ignorait l'identité de son sauveur, toutefois, il a tout de suite pensé à Wilm. Il s'est rendu sur les lieux, mais le camp avait déjà été transféré ailleurs, dans un endroit classé secret militaire, rendant toute trace de l'officier introuvable.

⁶ Ibid., p. 221-222.

Même au risque de mettre sa propre vie en danger, Wilhelm Hosenfeld n'a jamais cédé à la haine et à la déshumanisation prônées par l'idéologie nationaliste. En restant fidèle à ses valeurs, il a su préserver son humanité et sauver de nombreuses vies.

L'obéissance aux ordres et l'appartenance à une institution n'abolissent pas la liberté de choix individuelle. Au cœur d'un système conçu pour broyer tout excès de libre conscience, Wilhelm Hosenfeld a choisi de résister au prix de sa propre sécurité. Son parcours pose une série de questions universelles : quels sont les ressorts – moraux, culturels ou psychologiques – qui permettent de résister à la pression du groupe, à la hiérarchie, à la propagande ? Qu'est-ce qui permet à certains de maintenir leur humanité là où d'autres abdiquent ? Le début de la réponse se trouve dans un cadre moral et une conception de la dignité humaine suffisamment ancrés pour résister aux entreprises de déshumanisation les plus systématiques.



Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.